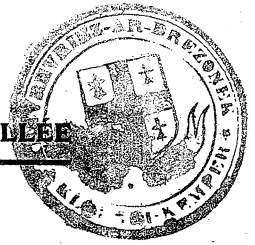


François VALLEE



LES
Petites Industries
Rurales et Locales
(Notes Régionalistes)



Edition
du *Pays Breton*, Lorient
1910

A sa Grandeur
Monseigneur DUPARC

qui a signalé à son clergé le fléau de l'émigration bretonne et indiqué le remède : Le développement de la vie et de l'industrie locale par la restauration de la langue et de l'esprit local.

Diocèse de
Quimper & Léon
Éditeur : Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

Les petites Industries Rurales & Locales

Ceci est une étude sur les Industries locales en Allemagne, en Suède et en Irlande, considérées surtout au point de vue des applications possibles en Bretagne comme remède à l'émigration ; il m'a semblé qu'il y avait dans les exemples que j'ai recueillis des indications utiles pour notre Mouvement breton.

I

Exemples de régions agricoles allemandes sauvées de la crise de l'émigration par l'organisation d'industries locales. — Moyens employés. — Utilisation des traditions locales de métiers. — Industries mécaniques et industries artistiques.

Il y a en Allemagne un petit pays, le Wurtemberg, qui ressemble à la Bretagne par son étendue, par le chiffre de sa population (2 millions d'habitants) et surtout par ses ressources naturelles presque exclusivement agricoles : de même que la Bretagne le Wurtemberg n'a pas de houille et la grande industrie lui est interdite.

En 1850, le Wurtemberg traversa la crise que subit la Bretagne en ce moment. Le sol ne suffisait plus à nourrir un surcroît de population qui se trouvait de ce fait condamné à la misère et à l'émigration. En 1853 un patriote de génie, le docteur Steinbeis, entreprit de remédier à cette situation. Il y réussit en dotant son pays d'industries locales qui lui ont permis de vivre et de prospérer tout en conservant son caractère agricole. Les économistes anglais estiment que cette transformation s'est opérée en moins de 30 ans et qu'elle a exigé une dépense totale de 150.000 livres, soit environ 3.750.000 fr. Elle avait été préparée par la fondation en 1848 d'un secrétariat du Commerce et de l'Industrie (Central Stelle) sous la dépendance du ministère de l'Intérieur de Stuttgart avec un budget annuel de 152.500 fr. ; ce secrétariat est secondé par trois chambres de commerce.

Extrait d'une lettre de M. Alfred Tyler au secrétaire de la Commission royale anglaise de l'Enseignement technique (en 1882) :

« Il y a trente ans, le Wurtemberg était dans une déplorable situation. Depuis lors le Dr Steinbeis, en créant des écoles et en formant des maîtres pour l'Enseignement technique, en organisant des expositions générales ou régionales, en important des industries nouvelles, a transformé une population sans connaissances mécaniques, au point qu'elle fournit maintenant la plus forte pro-

duction dans les petites industries européennes. » Le correspondant explique ensuite comment ce mouvement, loin de leur nuire, a servi les intérêts agricoles et comment on pourrait, pense-t-il, à l'aide d'une organisation semblable, enrayer l'émigration irlandaise.

Dans une lettre à la même Commission le Dr Steinbeis donne lui-même une des raisons de la supériorité de l'enseignement technique du Wurtemberg (il a été calqué par tous les pays allemands) : « C'est dit-il qu'il est avant tout très décentralisé et approprié aux exigences locales. Comme point de départ (starting-point) d'une organisation d'enseignement technique une petite localité vaut mieux qu'une capitale. »

Extrait d'un rapport de sir H. Barron, ministre anglais à Stuttgart (1896) :

« Maintenant l'Angleterre achète au Wurtemberg des couvertures, des tapis, de la flanelle, des tricots, de la toile, des tissus, des instruments, des caractères d'imprimerie, de la droguerie, des produits chimiques, du papier, des objets d'ivoire, des sculptures sur bois, des jouets, des meubles, des chapeaux, des pianos, de la poudre, de l'horlogerie, des poteaux de mines.

La poudre, autrefois une supériorité anglaise, est maintenant une spécialité du Wurtemberg ; les moulins de Rottewell ont acquis une telle célébrité qu'ils fournissent la

Bavière, la Russie, la Hollande, la Serbie et l'Angleterre. Dans la fabrication des petites armes, la maison Mauser s'est acquis une réputation universelle pour ses fusils à répétition. Et, *ce qu'il faut surtout signaler, c'est que ces industries sont exercées par une population agricole* qui, il y a 40 ans, était aussi dépourvue de formation technique que la population irlandaise et qui, *en adoptant ces industries, n'a pas pour cela perdu son caractère agricole* ; l'on a vu, au contraire, l'agriculture prospérer du fait de l'extension de la population ouvrière des villes et des villages. »

* *

Nous devons noter surtout, dans ce mouvement, l'utilisation des traditions locales de métiers.

En 1855, il y avait dans la région de Laichingen, un certain nombre de tisserands dont l'industrie périssait. Bien que le milieu et les circonstances fussent défavorables, (éloignement des voies ferrées, absence de forces motrices naturelles condamnant à l'emploi du métier à main, droit de 15 % sur les matières premières), Steinbeis entreprit de relever cette industrie. Il y réussit surtout en assurant aux ouvriers une formation technique supérieure. Dès 1862, l'industrie de Laichingen était assez florissante, non seulement pour alimenter le commerce local mais pour fournir à l'exportation d'Amérique. Voici la conclusion d'une correspondance anglaise adressée de Laichingen

même : « La conclusion est que ces tissages peuvent soutenir la concurrence avec les produits de la grande industrie, tout en étant exercée par une population engagée en même temps dans les travaux agricoles. »

Ce grand mouvement d'industries locales a mis fin dans le Wurtemberg à la misère et à l'émigration, et lui vaut en ce moment une étonnante prospérité. Voici la conclusion à ce sujet d'un récent rapport (de H. G. Mulhall, Dublin (1896 et 1906) : « Le Directeur de la Banque royale du Wurtemberg, Herr VonKaulla, m'affirme qu'il n'y a plus de pauvres dans le Wurtemberg. »

* *

L'exemple du Wurtemberg n'est pas isolé en Allemagne. D'autres pays agricoles ont dû à une organisation méthodique d'industries locales de pouvoir lutter contre l'émigration. On cite parmi ces régions l'Erzegebirge et le Riezengebirge en Bohême. Les petites industries y furent établies méthodiquement en 1874 par les chambres de commerce secondées par un Comité central à Prague et ces pays agricoles, menacés de dépopulation, purent se relever.

Je trouve dans les notes d'économistes irlandais sur l'Allemagne une observation qui a son importance. Calculant le bénéfice qu'une industrie de famille peut rapporter au foyer, ces économistes sont arrivés pour l'Irlande à une moyenne de 250 fr. par an. (Il ne s'agit pas ici bien entendu,

d'industries destinées à faire vivre la famille, mais de petits travaux que l'on peut exécuter en commun la journée finie, surtout pendant les veillées d'hiver ; le produit de ces travaux apporte au revenu familial un appoint qui n'est pas négligeable.)

A propos de la Forêt-Noire ils ont constaté que, dans le cas de travaux artistiques, cette moyenne peut être beaucoup plus élevée. Dans des familles qui confectionnaient des boîtes de fantaisie pour pilules, des bonbonnières, etc., pour l'exportation anglaise, le gain s'est élevé à 8 shellings, 8 deniers par semaine, soit 10 francs 80, (583 francs par an) ; un ménage s'est fait, dans des conditions exceptionnelles, 25 frs. par semaine ; pour des familles de quatre membres, travaillant assidument pendant l'hiver, la moyenne des gains serait de 500 à 750 fr. par an.

Ainsi, en Allemagne nous trouvons l'exemple d'organisations méthodiques d'industries locales dans le but de retenir dans les pays agricoles une population que le sol ne suffit plus à nourrir. L'expérience montre que ces organisations sont efficaces et qu'elles peuvent être menées à bien par des moyens simples : comités et chambres de commerce, expositions, formation technique décentralisée, utilisation des traditions de métiers ; elle met en lumière la supériorité, même au point de vue économique, des industries du foyer artistiques sur les mêmes industries purement mécaniques.

II

Les industries du foyer élevées en Suède à la hauteur d'une institution nationale. — Le SLOJD envisagé au point de vue national, moral et social. — Possibilité d'instituer un SLOJD dans un pays de traditions, de costumes et d'art populaire comme la Bretagne. — Supériorité du SLOJD, mouvement d'industries traditionnelles et d'art populaire patronées par la classe dirigeante dans un but national, sur l'industrie cosmopolite importée. — Ce qui manque surtout en Bretagne c'est une classe dirigeante bretonne.

En Suède les industries du foyer sont extraordinairement florissantes ; elles sont traditionnelles et n'ont pas eu besoin d'être importées par des économistes, comme nous l'avons vu faire en Allemagne ; elles sont très variées ; chaque province à sa spécialité. Dans le nord c'est surtout le travail du bois et des métaux, de tradition chez les populations finnoises ; l'industrie de la dentelle, cultivée dans les couvents avant la Réforme, s'est perpétuée en Scanie ; la Dalécarlie est célèbre par ses broderies. Parmi les circonstances diverses qui ont favorisé en Suède ce développement des industries du foyer, signalons en toute première ligne l'existence de costumes locaux. L'influence des costumes locaux sur les industries d'art, dentelles et broderies en particulier, est extrêmement frappante surtout

en Dalécarlie. *La préservation des costumes ne s'impose pas seulement aux Régionalistes au point de vue de l'originalité et du pittoresque ; comme on l'a fait souvent remarquer, elle est capitale au point de vue économique.*

Ce qui caractérise le *Slojd* (1) (c'est ainsi qu'on appelle en Suède ces industries du foyer et les organisations qui s'y rattachent) c'est qu'il est élevé à la hauteur d'une institution nationale. On peut même dire, sans exagérer, qu'il est pour les Suédois l'institution nationale par excellence, car ils sentent avec raison dans leur art populaire l'expression de leur génie la plus intime et la plus vraie, celle dont la vie et le développement importent le plus à l'intégrité et au progrès de la race. Ils y voient aussi, en même temps que la sauvegarde de l'esprit local, un préservatif de la vie de famille : Le *slojd* florissant, c'est en effet la mère et les filles restant au logis, c'est un élément d'union, de stabilité et de moralisation assuré au foyer. Il y a là de plus, un puissant moyen d'éducation artistique populaire. Le bardisme, en pays celtique, a produit dans les classes les plus humbles une véritable aristocratie du talent : des ouvriers, des cultivateurs, des mineurs gallois se sont élevés grâce à lui à un haut degré de culture littéraire. Le *Slojd* opère les mêmes miracles en Suède. On y voit de simples artisanes, grâce à un senti-

(1). Plus exactement *Husslojd*.

ment artistique inné, développé par la culture, devenir de véritables célébrités, comme cette paysanne, Cilluj Ohlsson, dont les travaux ont figuré avec honneur aux expositions de Chicago et de Paris.

Non seulement le *Slojd* élève la classe laborieuse, mais il contribue à préserver la classe dirigeante de ce courant de frivolité, aussi stérile que cosmopolite, où se perd en France le meilleur de son intelligence et de son énergie. En Suède les dirigeants font partie de sociétés de *Slojd*, les unes économiques (telles les *Sociétés d'Economie rurale*) s'occupent de protéger et de répandre les produits des industries locales, les autres sont plutôt artistiques, comme la société des *Amis des Arts manuels* de Stockholm, qui est composée de dames du monde : elles travaillent à élever le niveau artistique des arts manuels tout en les orientant dans le sens national. Ces sociétés ont une grande portée, non seulement économique, mais sociale. En rapprochant travailleurs et dirigeants, elles contribuent beaucoup à l'union des classes. La place énorme que ce mouvement tient dans les préoccupations des Suédois suscite aussi dans les hautes classes des initiatives très fécondes comme celle de ce riche habitant de Stockholm, Hazélius, qui a consacré ses millions à doter sa ville natale du plus beau musée d'art national qui soit du monde, le *Skansen*.

C'est un parc où les monuments les plus variés rappellent le passé de la Suède et où

sont exposées les productions les plus originales du génie scandinave. On y donne des fêtes dans lesquelles la musique, la danse et la poésie nationale sont à l'honneur et viennent apporter leur tribut à la glorification de la patrie.

En résumé le *Slojd*, institution nationale en Suède, est pour ce pays un élément extraordinairement puissant de vie, d'union et de progrès.

Le *Slojd* pourrait être transplanté et aurait certainement toutes chances de réussir dans un pays de traditions, de costumes et d'art populaire comme la Bretagne ; il rendrait au Mouvement breton d'incomparables services, mais à la condition que l'on comprend bien qu'il doit être chez nous, comme en Suède, *essentiellement lié au Sol et à la Race*. Il ne s'agit pas d'un mouvement artificiel d'industries banales, patroné par une action sociale quelconque, mais bien du développement de la vie économique et artistique du pays même, appuyé et guidé par une classe dirigeante consciente, dans un but de relèvement national.

Les industries locales que l'on développerait ainsi en les orientant dans le sens breton auraient plus de chances de vivre et de prospérer que les industries importées. Leur caractère traditionnel serait un avantage au point de vue de la formation technique : Dans le métier du père, le fils n'est jamais apprenti. La personnalité de l'ouvrier qui ne s'exerce guère dans le cas d'un art importé,

serait au contraire dans son élément et se développerait normalement et librement dans le cas de l'art populaire. Au point de vue commercial, la note d'art populaire est un avantage ; un style quelque peu original fait prime et protège mieux que tous les « labels » du monde. Enfin la « question sociale » trouverait là un nouvel élément de solution : le *Slojd* ferait beaucoup pour la paix, en unissant ouvriers et dirigeants dans un idéal commun ; il pourrait contribuer, comme le *Gorsedd* gallois, à créer, en marge des classes, sur un terrain tout de concorde et d'union, une aristocratie de l'art et du goût formée d'une élite vraiment et foncièrement bretonne.

Pour organiser le *Slojd* et recueillir tous ces avantages ce qui manque le plus chez nous, c'est la classe dirigeante.

III

La situation de l'Irlande avant la Ligue Gaélique. — La défection des dirigeants. — La désorganisation sous toutes ses formes ; l'émigration. — La Ligue Gaélique sauve l'Irlande en réalisant, en dehors des divisions de sectes ou de partis, l'union de tous dans l'œuvre du Relèvement. — La préservation et la restauration de la langue, point de départ et base de ce mouvement. — L'Irlande en rapprenant sa langue, retrouve sa personnalité ; elle redevient capable de vouloir et de réaliser son relèvement intellectuel, moral, économi-

que. — Elle reprend conscience et possession de son art national celtique. Les industries d'art en bonne position : elles ont une tradition et un style. — Epanouissement d'un Slojd irlandais ; Dunemer.

Nous disions que l'insuffisance des dirigeants étaient en Bretagne le grand obstacle à la restauration de la vie et de l'industrie locale. La situation de l'Irlande, avant l'intervention de la *Ligue Gaélique*, était aussi celle d'un peuple qui meurt à la vie locale par la faute de ses dirigeants. Notre ami Morvran-Goblet a bien marqué, dans le *Pays Breton*, la tendance des Irlandais de Dublin à graviter autour des centres officiels et gouvernementaux, à se laisser absorber par la vie cosmopolite, à devenir indifférents à la vie locale et à tout ce qui la constitue : langue, esprit, costume, traditions, développement économique indépendant. Cet exemple s'étendait et il en était résulté une sorte d'aveulissement général et, comme suite fatale, la désorganisation sous toutes ses formes, morale, sociale, économique. L'émigration était, en Irlande comme en Bretagne, le symptôme le plus frappant de cette désorganisation.

La *Ligue Gaélique* a sauvé l'Irlande en menant à bonne fin l'œuvre que nous poursuivons à l'*Union Régionaliste* ; elle est parvenue à soustraire les esprits à ce courant de vie cosmopolite qui les entraînait, pour les ramener à la conscience du passé de

l'Irlande, de sa personnalité celtique et de son avenir ; elle a réussi à unir tous les Irlandais, en dehors des sectes religieuses et des partis politiques, sur le terrain de l'entente en vue du Relèvement national.

* *

C'est en commençant par la langue que la *Ligue Gaélique* a opéré cette transformation. Au premier abord il peut sembler surprenant que des études linguistiques aient pu être le point de départ et soient toujours le centre d'un mouvement aussi profond et aussi étendu que le mouvement irlandais. Et pourtant rien n'est plus vrai et c'est même un point sur lequel on ne saurait trop insister, car en Bretagne, nous n'avancerons pas tant que nous l'aurons pas compris : *L'esprit suit la langue* ; tant que la langue vit l'esprit subsiste ; si elle souffre et meurt l'esprit décline et disparaît avec elle. La langue c'est la vie, c'est plus que la vie c'est l'âme d'un peuple.

Au point de vue économique deux résultats sont à noter :

1° L'Irlande a puisé dans la restauration de sa langue et de son esprit la *conscience de soi* ; en reprenant possession de sa personnalité celtique, elle a retrouvé son idéal et désormais, sûre d'elle-même, elle se dirige et progresse très rapidement dans sa véritable voie. Ce progrès se manifeste dans le domaine intellectuel et moral. L'excellent article de Dubois sur le *Réveil de l'Irlande* (Revue des Deux-Mondes, avril 1902) le signale

avec raison, et plus récemment, dans une réunion solennelle, lors de l'inauguration de la première École normale Gaélique libre (8 bre 1907), l'archevêque de Dublin reconnaissait bien haut l'éclatant succès de la *Ligue*, là-même où la prédication chrétienne est souvent hélas ! impuissante, dans la lutte contre l'alcoolisme. Mais au point de vue économique, le profit n'est pas moindre. En effet, l'Irlande consciente veut maintenant vivre d'une vie économique propre et elle le veut de toute son énergie ; elle est capable, pour se créer une industrie, d'un effort ferme et persévérant et des plus héroïques sacrifices.

2° De plus, par la langue et l'esprit celtique, l'Irlande a été remise en possession de son art national. Il existe, en effet, un art celtique, merveilleux de richesse et d'originalité, dont les monuments les plus nombreux et les plus remarquables sont en Irlande. Or, avant la renaissance de la *Ligue gaélique* ces monuments n'existaient, pour ainsi dire plus, qu'à l'état de choses mortes, de curiosités de musées. Quand elle eut repris par sa langue conscience de son génie celtique, l'Irlande comprit les productions de ce génie ; elle sentit qu'il y avait là pour elle un incomparable trésor ; elle s'enthousiasma pour les chefs-d'œuvre de son art traditionnel et les étudia avec passion.

* *

Cette sorte de révélation de l'art celtique, suite du Réveil gaélique, a été le point de

départ d'un mouvement d'industries d'art inspirées du style irlandais ancien et qui a cela de commun avec le *Slojd* suédois que les dames du monde y prennent une part considérable. Au Congrès celtique d'Edimbourg Mme la comtesse Plunkett fit une conférence très réussie sur l'Ornement irlandais ; elle m'invita, à la suite de cette conférence, à venir juger par moi-même à l'exposition qui se tenait alors à Dublin, du parti que ses compatriotes savent tirer des modèles anciens qu'elle venait de nous décrire. Je fus très frappé des résultats obtenus et surtout intéressé au plus haut point par toute une organisation d'ateliers d'art à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Le plus connu de ces ateliers est celui de Dunemer. S'inspirant sans doute du mot de Steinbeis « comme centre d'enseignement technique un village vaut mieux qu'une capitale », Mesdames Gleeson et Mac Cormack l'ont établi en pleine campagne, dans un coin perdu du comté de Dublin. Rien de poétique et de reposant comme le paysage d'émeraude où s'élève le château de Dunemer. D'ailleurs pas plus que l'extérieur l'intérieur ne répond à l'idée que l'on se fait en France d'un atelier. Les salles ont un aspect de confort familial que relève une décoration bien celtique : à l'entrée c'est la légende de l'âme à la poursuite de la « Plaine heureuse » ; dans l'une des salles, une fresque de Yates, les Fées d'Irlande, est d'un effet saisissant. Jamais sujet ne fut à la fois

mieux traité et plus de circonstance. C'est dans ce milieu idéal que, sous la direction d'une élite artistique, les jeunes filles irlandaises font revivre l'art national dans les travaux les plus variés : dentelles, broderies, tapisseries, émaux, enluminures, reliures, impressions de luxe.

La tapisserie surtout est intéressante, parce que, créée de toutes pièces d'après les miniatures anciennes, elle montre tout le parti que l'on peut tirer de ces modèles de l'Ornement celtique. Les tapis irlandais dépassent très certainement en valeur artistiques et atteignent dès maintenant en valeur commerciale les tapis d'Orient les plus réputés (1).

A noter que :

1° Le matériel de toutes ces industries est peu compliqué. Ainsi les impressions se font à la presse Stanhope ; l'outillage d'une émailleuse est minuscule : il tiendrait sur le coin de ma table ; les métiers à tapisseries sont aussi très simples : l'ouvrière se sert d'une vulgaire fourchette pour enfiler ses laines sur des trames de ficelles.

2° Les États-Unis fournissent la plus forte clientèle. Miss Gleeson voyage elle-même en Amérique. Si Brest-Transatlantique devient une réalité, nous pourrions certainement compter sur cette clientèle d'Amérique pour nos produits d'art breton.

(1) Le prix du mètre carré serait à Paris de 35 fr., ce qui est le prix moyen du tapis de Perse.

3° L'art celtique par sa richesse et son caractère essentiellement élevé convient admirablement au culte. C'est dans les monastères et sous l'inspiration religieuse qu'il s'est surtout développé. Aussi retourne-t-il tout naturellement à sa première destination : j'ai vu faire à Dunemer, en style irlandais, les bannières des saints nationaux : Patrice, Brigitte et Brandan, commandées par les évêques d'Irlande (1).

Toutes ces industries, ainsi restaurées ou créées par les dames d'Irlande au souffle du Renouveau celtique ont été d'un puissant appoint dans la lutte contre l'émigration. Ce fléau exerçait de tels ravages en Irlande que l'on fût obligé en 1894 d'avoir recours pour le conjurer à toute une organisation de *Congested districts boards*, sortes de comités chargés de trouver des ressources immédiates dans des industries locales. Au nombre de ces industries improvisées qui ont conjuré la crise de l'émigration figure précisément la tapisserie. Le comité de Donegall et Conemara avait à Dublin en 1907 une très remarquable exposition de tapis celtiques.

(1) Notre Bretagne n'a pas conservé comme l'Irlande la tradition des arts graphiques celtiques, mais elle a par contre un merveilleux héritage de musique et de poésie : nos cantiques surtout sont l'expression la plus pure et la plus sublime du sentiment religieux. Il est navrant de les voir systématiquement méconnus et sacrifiés.

IV

Développement parallèle des industries mécaniques. — Exemple d'une organisation complète de Relèvement par la Restauration de la langue et de l'esprit local et la Lutte contre l'alcoolisme marchant de pair avec la Création d'industries locales. — A propos de machines agricoles, une leçon de Solidarité Régionale. — Situation actuelle au point de vue de l'émigration. — Conclusion.

Nous avons vu comment la préservation de leur langue, œuvre de la *Ligue Gaélique*, a été pour les Irlandais le point de départ d'une renaissance économique — 1° Parce qu'en restaurant l'esprit local elle les a rendus à la fois désireux et capables de vivre la vie locale — 2° Parce qu'elle a mis leur industrie artistique en possession d'une tradition d'art et d'un style. — Leur classe dirigeante, gagnée au Mouvement, a créé un véritable *Slojd* irlandais qui a été d'un grand secours dans la lutte contre l'émigration.

En même temps que ce mouvement d'industries d'art il s'est produit en Irlande un développement parallèle des industries mécaniques. Je dirai un mot de l'industrie du tissage qui est surtout intéressante pour nous.

Les draps d'Irlande, de même que nos toiles de Bretagne, avaient autrefois une grande réputation. Cela leur valut même les honneurs d'un bill prohibitif. Le 30 juin 1698

la Chambre des Communes anglaises ordonna la suppression des industries de la laine établies en Irlande, « attendu, dit l'arrêté, que les produits irlandais de cette nature sont supérieurs aux produits anglais. »

Après deux siècles de « prohibition » le drap irlandais reparaît et reconquiert vaillamment sa vieille réputation. *La fabrication en est essentiellement une industrie de foyer.* Les économistes irlandais s'appliquent à la répandre. Ils ont fondé une organisation très intéressante d'habitations hygiéniques à bon marché *pour la campagne* (1). Monsieur W. A. Rafferty, un des promoteurs, voulut bien m'en expliquer le fonctionnement et me fit visiter à l'Exposition des modèles de ces habitations. Je fus très frappé de voir qu'elles comportaient toutes une pièce pour le métier à tisser.

L'industrie du drap à la main est organisée dans l'ouest par des maisons de vente à peu près, à ce qu'il m'a semblé, comme chez nous par la maison Penel-Scordia dans les environs de Dinan.

Dans le sud c'est surtout à un grand propriétaire local, le marquis de Waterford, que l'on doit son extension. On y utilise pour l'élevage du mouton des régions accidentées semblables à celles que nous laissons perdre

(1) Une semblable organisation *pour la campagne* compléterait heureusement nos Sociétés d'habitations à bon marché, destinées trop exclusivement aux ouvriers des villes.

en Bretagne. La laine est fournie sur place pour le tissage du drap.

A propos du tricot mécanique qui commence à se répandre chez nous, je signalerai à nos économistes un exemple qui m'a paru intéressant. Le vicaire de Blackrock, près de Dublin, s'est adressé à l'industrie du tricot mécanique pour fournir du travail à ses paroissiens et il fait surtout le maillot de sport. En ces temps de foot-ball à outrance il me semble que cette spécialité doit avoir de beaux débouchés. Il est vrai que la fabrication en séries, telle qu'elle est pratiquée à Blackrock (chaque métier fait à la fois six pièces semblables) n'est pas à la portée de tous, car elle exige un outillage coûteux et une force motrice.

*
* *

La petite ville de Blackrock offre l'exemple d'une organisation complète de *Relèvement par la Restauration de la langue et de l'esprit local marchant de pair avec l'Organisation de la petite industrie*. Cet exemple est d'autant plus remarquable que Blackrock est assez mal placé, entre Dublin qui l'inonde du produit de ses distilleries et le grand port, nécessairement cosmopolite, de Kingstown.

Madame Clarke, dont les Régionalistes bretons ont pu apprécier maintes fois le patriotisme et le zèle, dans le but de « receltiser » une population très anglicisée, y a établi la *Feis* des enfants. C'est un sys-

tème très complet d'émulation avec fêtes, concours et prix portant sur tout ce qui constitue le fond celtique : langue, musique, lecture, poésie, théâtre, danse, etc. Remarquez combien *la juste préoccupation de refaire la personnalité régionale*, dont la désorganisation est la cause première de l'abandon de la vie locale, *se trouve à la base de toute initiative de Relèvement en Irlande*.

Contre l'alcoolisme le zèle inlassable de Mme Clarke a su réaliser une admirable organisation de bars de tempérance. Ces établissements tiennent à la fois quelque peu de nos fourneaux économiques, de nos cercles et de nos bureaux de bienfaisance, mais avec un but bien précis de moralisation et de lutte contre l'alcoolisme.

Enfin, comme je le disais plus haut, le vicaire de Blackrock s'est mis résolument à la tête d'un essai d'industrie locale. Ses ateliers de tricot mécanique occupent un nombre respectable d'ouvrières. Quand il a voulu étendre ce mouvement il s'est trouvé arrêté par le manque absolu de traditions locales de métiers. L'oppression séculaire qui a pesé sur l'Irlande, en détruisant systématiquement l'industrie locale, comme je l'indiquais à propos du drap irlandais, a détruit du même coup les traditions de métiers et même jusqu'à un certain point l'aptitude au travail. C'est ce qui explique pourquoi les organisateurs d'industries ont dû souvent, au début, prendre des ouvriers écossais. Aidé du député local, le vicaire de Blackrock a entre-

pris de donner à ses paroissiens des connaissances et des aptitudes ouvrières à l'aide de l'Enseignement technique. L'école technique de Blackrock a donné des résultats des plus encourageants ; au point que M. Birell, qui était à ce moment la personnalité la plus en vue du Gouvernement Britannique, vint en personne présider la distribution des prix de 1907 à laquelle j'eus l'honneur d'assister.

* * *

Je mentionnerai une autre industrie mécanique, celles des machines agricoles parce qu'elle m'a fait bien sentir la puissance de ce que j'appellerai la *Solidarité Régionale* qui est très vive chez les Irlandais et nous manque beaucoup trop en Bretagne.

L'agriculture a suivi en Irlande le progrès général grâce surtout à l'impulsion d'un économiste éminent, M. Horace Plunkett. Je dois encore ici des remerciements à l'un des collaborateurs de M. Horace Plunkett, M. W. A. Rafferty, qui, non content de me donner la plus gracieuse hospitalité dans sa propriété de Kilternan, a tenu à me faire visiter les applications qu'il y a entreprises des méthodes agricoles les plus perfectionnées (1).

Pour les instruments agricoles devenus nécessaires, les promoteurs des nouvelles

(1) Nous pourrions emprunter dès maintenant aux Irlandais leurs méthodes et leur outillage pour l'exploitation des tourbières, plus développée et mieux comprise que chez nous.

méthodes auraient pu s'adresser au dehors ; ils ont préféré, quitte à faire des sacrifices au début, faire bénéficier de leurs demandes la main-d'œuvre locale. Il s'est créé une industrie de la Machine agricole irlandaise qui n'en est encore qu'à ses débuts mais qui a pour elle l'avenir, car elle se développe de pair avec l'agriculture et bénéficie de ses progrès.

A l'exposition de Dublin en 1907, les « stands » des machines agricoles étaient encore bien modestes ; mais, si les instruments n'étaient pas très nombreux, en revanche l'aspect général n'était pas celui d'un bazar cosmopolite comme dans nos expositions de Bretagne. Je fus même extrêmement frappé de l'insistance avec laquelle un directeur de « stand », qui me faisait visiter, me répétait : « Tout ici est irlandais ; ces machines sont faites pour notre culture et exclusivement par des ouvriers du pays. »

En Bretagne la consommation des machines agricoles s'est développée depuis vingt ans dans des proportions inouïes, mais ce progrès a-t-il beaucoup profité à la main-d'œuvre bretonne ? — Malheureusement non. Étant donné l'absence chez nous du sens de la *Solidarité Régionale*, la majeure partie des demandes de nos agriculteurs et de nos syndicats va au dehors et ne profite pas aux ouvriers du pays.

*
* *

J'ai déjà eu occasion de signaler le parti que les Irlandais savent tirer, tant pour leurs industries d'art que pour l'industrie mécanique, des matières premières locales. Avec le bois fossile des tourbières, le marbre vert de Connemara, le quartz améthyste d'Achill, on fait, pour la vente aux touristes notamment, quantité de petits objets : broches de Tara, croix celtiques, Shamrocks et... petits cochons (ces derniers appropriés aux goûts artistiques(?) des touristes saxons qui en font une consommation colossale).

L'industrie la plus curieuse sous ce rapport est bien celle du savon de cendres de tourbe. Il est très apprécié pour la toilette, car il n'est pas irritant comme les savons de soude chimique. Cette fabrication constitue une industrie de village des plus intéressantes ; les matières premières, cendres de tourbe et graisse de porc, sont fournies, l'une par le foyer, l'autre par l'étable de la maison ; le matériel consiste en une série de cuves pour la lexivation et la saponification ; il n'y a pas de force motrice.

A propos des résultats obtenus par ce mouvement d'industries locales dans la lutte contre l'émigration, voici ce que me disait un économiste irlandais : « Actuellement l'Irlande a dans son industrie locale des ressources suffisantes pour nourrir ses habitants. L'émigration continue surtout en vertu de la vitesse acquise, en quelque sorte. L'émigration en Amérique, au Canada spécialement, a

ouvert au flanc de l'Irlande une plaie qui sera lente à fermer. » (1)

* *

Ces notes ne sont que de simples aperçus. J'ai voulu marquer surtout l'avantage que nous aurions en Bretagne à regarder autour de nous. D'autres que les Bretons se sont trouvés menacés par l'émigration. Leurs exemples nous montrent comment nous pourrions, si nous le voulons, enrayer le mal.

* *

Aux Allemands nous devons emprunter leur sens pratique, leur esprit de suite et de méthode dans la recherche et la mise en valeur des ressources régionales. J'ai donné comme exemple le Wurtemberg, l'Erzgebirge et le Riesengebirge, sur lesquels j'avais des documents précis, mais on pourrait surtout citer en ce moment la région slave nouvellement annexée à l'Autriche. En Bosnie, un organisateur allemand, Von Kallay a renouvelé l'œuvre de Steinbeis, avec un égal succès, par une protection intelligente de l'art populaire et l'utilisation méthodique des traditions de métiers. C'est par dessus tout à cet esprit d'organisation favorisé par la

(1) Avis aux inconscients auxquels l'émigration des Bretons vers Paris et les grandes villes et l'exode en masse de nos jeunes filles dans la domesticité ne suffisent pas et qui rêvent d'affliger encore notre malheureux pays de l'émigration au Canada.

division de son territoire en régions que l'Allemagne doit son développement économique.

Vis-à-vis de la Question bretonne notre *Union Régionaliste* s'est déjà placée, on peut le dire, au point de vue pratique allemand. Tandis que d'autres s'absorbent dans les questions — à peu près stériles pour la production — de l'organisation ouvrière et de la législation du travail, semblables à des ingénieurs qui édifieraient laborieusement les travaux d'art d'un canal, mais oublieraient d'y faire couler de l'eau, nous autres Régionalistes nous pensons surtout à cela : nous nous occupons avant tout de l'étude et de l'aménagement des sources du travail. Grâce à notre *Section Économique* et aux travaux personnels de notre éminent ami Jean Choleau, nos efforts commencent même à donner des résultats très appréciables sous ce rapport.

*
* *

A la méthode des Allemands dans la mise en œuvre des ressources régionales il faudrait joindre le point de vue des Suédois. Nous devrions, comme eux, voir avant tout dans *l'Industrie locale l'épanouissement de la Vie locale* ; nous devrions leur emprunter leur sens profond de la tradition et leur culte de l'art populaire ; enfin faire tout pour acclimater chez nous leur *Slojd*, source de bonne entente entre les classes en même temps que de richesse. Déjà nos dames bre-

tonnes ont fait beaucoup dans cette voie ; mais il y aurait encore énormément à faire, surtout pour la direction artistique. Nous n'avons malheureusement pas à compter sur quelque *Hazelius* breton pour nous doter d'un musée historique et d'art local comme le *Skansen* de Stockholm ; mais notre *Union Régionaliste* pourrait peut-être y suppléer dans une certaine mesure en annexant à ses expositions une *Section documentaire* et en organisant des conférences sur des questions d'art breton. Des travaux de vulgarisation sur l'Ornement celtique seraient précieux pour les arts graphiques. Quant à notre trésor de mélodies traditionnelles, qui est une des gloires de la Bretagne, il faudrait le recueillir au plus tôt et le mettre en valeur. Le prochain recueil de notre ami M. Duhamel, et la collection d'airs vannetais que doit incessamment publier Jehan de Kaer, seront un bon effort dans ce sens. Notre musique devra se développer de pair et en union intime avec notre poésie celtique ; c'est le vrai moyen de lui conserver à la fois son élévation et son caractère. Ce sera une des fonctions du *Gorsedd*. Formé d'une élite consciente le *Gorsedd* est appelé à devenir chez nous comme en Galles le centre et le grand moteur de l'art celtique et de la vie locale.

*
* *

Je ne sais si mes lecteurs auront suffisamment senti, par l'exemple de l'Irlande, l'importance capitale, je dirai plus, le *Rôle essentiel de la Langue*. Comme on comprend bien

cela quand on a vécu en Irlande ! Un jour je me promenais dans un des faubourgs de Dublin et je tenais à la main, sans y prendre garde, le petit manuel irlandais du Père O Growney. Quel ne fut pas ma surprise, en croisant un groupe de jeunes garçons, très misérablement vêtus, de m'entendre demander, — fort aimablement d'ailleurs, — des nouvelles de mes progrès en irlandais ! Quand j'eus décliné ma qualité d'ami et de visiteur breton, ils m'entourèrent pour me complimenter ; ils tinrent à me montrer la maison où, sous les auspices de la *Ligue Gaélique*, ils se réunissaient pour étudier, eux aussi, leurs *Simple Lessons in Irish* ; je dus même assister à une répétition en plein air du cours gaélique. Jamais je n'oublierai le ton de véritable noblesse, bien que de parfaite simplicité, avec lequel un de ces jeunes gens me fit en quelques mots sa profession de foi irlandaise. On sentait vraiment vibrer dans sa voix la conscience et la fierté de la race.

Or cela se passait à Chapelizod, presque en face de la sinistre colline de *Phoenix Park* qui fut ensanglantée, il y a une vingtaine d'années, par un crime abominable : le meurtre de deux hommes politiques anglais, Burke et Cavendish. Sans ces « *Simple Lessons d'Irlandais* » qui ont transformé l'Irlande, au lieu de ces jeunes gens que je voyais ainsi ennoblis dans leur pauvreté par l'idéal celtique et devenus dignes et capables de travailler au relèvement et à la prospérité de leur pays, j'aurais eu, sans nul doute, devant moi des malheureux aigris, dégradés

par le whisky ou l'éther, et préparant à leur patrie de nouvelles hontes et de nouveaux assassinats.

J'ai sur ma table le petit livre des « *simples leçons* » qui a opéré ce miracle. Mon exemplaire fait partie de la QUARANTE-SEPTIÈME édition, QUATRE-CENT-UNIÈME MILLE ! Or il est de dix-neuf cent cinq. Depuis, le tirage a dû certainement dépasser le demi-million.

L'auteur, le Père O. Growney, un très humble religieux, est mort en exil, mais l'Irlande reconnaissante a ramené ses cendres dans la terre natale et lui a fait de splendides funérailles nationales. Jamais homme, dans aucun pays au monde, n'a exercé une action plus profonde à l'aide de moyens en apparence plus modestes.

J'ai été tellement frappé de cet exemple que j'ai résolu de le suivre dans la mesure de mon pouvoir. Vous connaissez mon essai. Personnellement j'en ai été assez peu satisfait. Mais je vois qu'un professeur éminent de la Faculté des Lettres de Rennes, M. Dottin, spécialiste de l'irlandais et qui connaît aussi à fond le breton et la Bretagne, lui consacre, dans la Revue officielle de la Faculté des Lettres, les lignes suivantes :

« Les qualités pédagogiques de ce livre (le *Breton en 40 Leçons*) sont de premier ordre. Enfin nous avons pour la Bretagne l'équivalent du *Simple Lessons in Irish* du regretté Eugène O Growney ! »

Cela m'encourage à vous le recommander... en attendant mieux, bien entendu !

Que ce petit livre soit répandu en Bretagne comme celui d'O Growney l'est en Irlande, et je vous promets, en toute conscience, qu'il fera aussi beaucoup de bien. Car du jour où nous aurons réalisé la devise irlandaise *Sin fein*, en redevenant NOUS-MÊMES, c'est-à-dire, Bretons de cœur, d'esprit et de langue, le salut et l'avenir de notre nationalité provinciale seront assurés. Tout le reste : relèvement intellectuel et moral, richesse, développement économique et artistique, tout cela nous viendra après coup, comme à l'Irlande, et en quelque sorte par surcroît.

*
* *

Je manquerais à tous mes devoirs de Régionaliste en ne donnant pas, comme dernière conclusion de ce travail, le conseil à tous ceux de mes lecteurs qui n'en font pas encore partie, de donner au plus tôt leur adhésion à l'*Union Régionaliste*. L'UNION FAIT LA FORCE, ne l'oublions pas, et nous avons besoin d'être forts pour réussir.

F. VALLÉE.

Cette brochure a été tirée sur papier avec filigrane breton (Hermine et Milin paper V. F. Breiz) fabriqué en pays celtique (Loc-Maria près Belle-Ile-en-Terre) sous une direction et à l'aide d'une main-d'œuvre exclusivement bretonne. Les Régionalistes sont priés de lui donner la préférence pour leur correspondance et leurs impressions.